



Jacques Myt et Jehan Petit, déjà vus plus haut, Graphe d'Anvers, Jean Rémy, Vincent de Portonaires et Josse Bade ont créé un grand nombre d'alphabets de grandeur réduite mais le plus curieux de tous est celui de Bailly, de Lyon, dont chaque lettre reproduit un saint personnage, un roi, des femmes et des bienheureux armés d'épées flamboyantes. Tout le calendrier, ou à peu près, se retrouve dans ces lettres, finement gravées par Noury, dit Le Prince.

Comme il faut se borner et qu'il est impossible de tout citer, je termine en indiquant l'alphabet minuscule de Simon Vincent représentant à chaque lettre des figures comiques d'astrologues regardant les étoiles. On ne peut rien voir de plus drôle et de plus finement traité.

Voici terminée cette promenade à bâtons rompus à travers tout ce petit monde si charmant et si pittoresque des lettres gothiques. Je pense que, grâce aux quelques exemples donnés, le lecteur aura pu se rendre un compte suffisamment exact de ce genre le plus ancien d'ornementation.

Il y a longtemps qu'un amateur distingué a dit ce mot bien vrai, ma foi : qu'il suffisait de voir un ancien livre d'heures gothique pour devenir bibliophile. Quel malheur qu'ils soient devenus si rares ! le monde entier bouquinerait !

Glucq.



L'ART DÉCORATIF A TRAVERS LES AGES

III. LES CROSSES ÉPISCOPALES¹

ORIGINES. — La crosse a été comprise sous diverses désignations ; elle s'est appelée *baculus*, *virga*, *ferula*, *pedum*, *cambuta*, *capuila*, *crocea*, *crozzia*, etc. ; selon l'abbé Barraud, il faut distinguer la *cambuta*, la crosse, le tau, de la *ferula* et du sceptre qui est un signe d'autorité.

Les payens avaient le *lituus* dans leurs cérémonies religieuses, bâton recourbé assez semblable à nos croses, que l'augure tenait de la main droite et avec lequel il partageait l'étendue du ciel en régions pour sa divination. Ils avaient aussi la *virga*, signe de commandement que les licteurs, les grands, les rois tenaient à la main, signe de puissance surnaturelle dans les mains des thaumaturges, comme celle de Circé métamorphosant les compagnons d'Ulysse.

Cette verge miraculeuse se retrouve dans les récits bibliques entre les mains de Moïse devant la Mer Rouge, dont il gouverne les flots, entre les mains du Sauveur lui-même dans les bas-reliefs des sarcophages.

D'après Buonarrotti, les catacombes nous fourniraient une image de lituus chrétien, un bâton recourbé que tient Amachi, mais c'est peut-être un augure.

Une pierre tumulaire de la Boixe porte en relief une sorte

¹ Voyez les figures qui paraîtront dans le n° 9.

de crosse longue de trois pieds et demi ; ce bâton recourbé, qui se trouvait dans le monument principal, serait-il le symbole du commandement et indiquerait-il que c'était là la sépulture d'un chef ? On peut se permettre cette conjecture d'après celle de M. Michon, qui voit dans cette sépulture l'insigne d'un personnage romain revêtu du pontificat. Le même signe se retrouve en Bretagne, dans les dolmens de Petit-Mont, Mendrein, Bé-er-Groah, et là il est répété plusieurs fois dans le même monument et sur la même dalle.

Cette idée symbolique d'autorité pastorale présidait à l'attribution des croses au VI^e siècle, et faisait déjà écrire à saint Isidore (560 † 636) que le bâton était donné à l'évêque dans ce but, *vel regat, vel corrigat, vel infirmitates infirmorum sustineat*.

Les plus anciens rituels et sacramentaires font mention d'un usage de la primitive église qui suppose que les fidèles assistaient à l'office divin avec un bâton à la main pour se reposer pendant les longues fonctions sacrées. Ils rappelaient peut-être ainsi le souvenir des anciens Hébreux. Les confréries ont conservé cet usage jusque dans les temps modernes. Selon certains liturgistes, l'origine de la crosse serait ce bâton de voyage (*sustentaculum*, *reclinatorium*) d'abord concédé aux infirmes, devenant d'un usage général pour ceux qui se tenaient debout dans l'église. Ne serait-ce pas dans ce cas plus rationnel de voir les croses primitives dans les bâtons de voyage des apôtres ? En effet, lorsqu'ils furent envoyés sur tous les chemins du monde par le Sauveur, sans argent, sans même deux tuniques, ils bénéficiaient modestement des moyens de transport à cheval ou en chariot, et durent, sur les interminables voies romaines, chercher un soulagement à leurs fatigues dans l'appui d'un bâton. Ce bâton, compagnon de leurs missions, qui les avait soutenus, sans doute quelquefois défendus dans les périls, devait leur rappeler de pieux souvenirs et devint après leur mort une relique insigne pour les fidèles.

Le *pedum* me paraît surtout devoir être proposé, dans cette question d'origine. Nous venons tout à l'heure, à propos de saint Denis, que la tradition distinguait la crosse liturgique du bâton de voyage.

Tout le monde connaît la légende de saint Martial, envoyé par saint Pierre dans les Gaules, perdant en route son compagnon saint Austriclinien, retournant auprès de saint Pierre, qui lui donne son bâton avec lequel il ressuscite le mort. Elle est répétée textuellement, pour Eucher, qui rend la vie à saint Maternus, saint Clément de Metz à saint Domitien, saint Front à saint Georges. Ces légendes se rattachent aux questions fort obscures de l'origine de la foi dans les Gaules, qui ne sauraient faire l'objet de ces études ; elles peuvent être, en tout cas, acceptées comme expression d'un usage primordial dans l'église, lequel consistait à donner le bâton pastoral pour marque d'une mission apostolique. On montrait, à Cologne et à Trèves, les deux moitiés du bâton de saint Pierre. La partie de Trèves est aujourd'hui à Limbourg, conservée dans un magnifique étui d'or, dont le haut est en ivoire. On y lit une inscription du X^e siècle en beaux caractères.

On conservait, à l'abbaye de Saint-Denis, le bâton de